

Langue et littérature françaises du Moyen Age

M. Félix LECOY, membre de l'Institut

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Nous avons poursuivi, au cours de nos leçons du *mardi*, l'étude d'un certain nombre de romans qui appartiennent (ou peuvent se rattacher) au XIV^e siècle. Cette période de notre littérature est un peu la parente pauvre de l'histoire littéraire. Le malheur des temps — le XIV^e siècle est, en effet, essentiellement une période de cataclysmes de toutes sortes, guerres, épidémies, crises économiques, instabilité sociale et religieuse, etc... — a fait que les belles lettres y ont subi une sorte d'éclipse. Et si l'histoire, la littérature polémique ou didactique peuvent compter encore de véritables chefs-d'œuvre, ou même simplement des œuvres d'importance et de poids, la littérature d'imagination, elle, s'offre à nous dans un certain dénuement. Aussi les critiques modernes ne se tournent-ils pas volontiers vers les textes de ce genre, auxquels on peut, il est vrai, reprocher quelque pauvreté d'invention. Toutefois, ces œuvres sont nombreuses, preuve que le goût du public ne s'était pas éteint pour autant ; elles restent donc les témoins, les marques d'un certain état de la culture. Mais, de plus, quand on les examine d'un peu près, on a vite fait d'y percevoir quelques étincelles de véritable talent et, en tout cas, sous la reprise des formules et des modèles anciens, des tentatives de rajeunissement, de mise à jour ou d'enrichissement, par la nuance, de cet héritage traditionnel.

Nos premières leçons ont été consacrées au *Méliador* de Froissart. Il s'agit là, vraiment, d'une œuvre totalement anachronique, dont la rédaction a dû occuper l'auteur plusieurs années — il est vraisemblable même qu'il y a eu deux versions du roman, dont nous ne possédons que la seconde. Le texte qui nous est parvenu a été terminé entre décembre 1383 et l'été 1389. Froissart y reprend la formule du roman arthurien en vers, formule qui était déjà languissante dès le premier tiers du XIII^e siècle. Ce retour vers une mode qui paraissait périmée depuis longtemps n'est donc pas sans signification en lui-même. On l'expliquera sans doute, et en premier lieu, par une certaine

tournure d'imagination de l'auteur, par un goût nettement orienté vers le passé et non pas seulement vers le passé proprement littéraire, mais aussi, évidemment, vers les valeurs humaines et sociales dont cette littérature avait été l'expression. Mais il faut tout de suite ajouter que Froissart écrivait pour un certain public, restreint peut-être, mais dont le rôle dans la société du temps n'était pas négligeable, puisque ce public était essentiellement composé par les représentants des grandes familles princières. Il est évident, en conséquence, que ce public, même s'il pouvait être ouvert, par ailleurs, à des formes de littérature ou d'art (je pense ici surtout à la musique) plus modernes et plus jeunes, restait encore sensible à une œuvre qui avait, pour lui, l'intérêt de flatter et de nourrir les regrets plus ou moins nostalgiques qu'il éprouvait à l'égard d'une forme de vie et d'une idéologie qui avaient fait sa grandeur et qui avaient été sa raison de vivre ou la justification de son existence, mais dont il sentait bien que l'édifice menaçait ruine de toutes parts.

Nous avons, d'autre part, de Froissart lui-même, des témoignages fort intéressants sur le parti qu'il a pu tirer de son œuvre, à l'occasion — et les pages qu'il a consacrées dans sa *Chronique* à la récitation publique qu'il en avait faite, à Orthez, chez Gaston Phébus, ou les renseignements qu'il nous donne sur le profit que lui avait valu cette présentation, dans son *Dit du florin*, ne manquent ni de piquant ni de pittoresque.

L'œuvre, en elle-même, est à la fois élégante et banale. Nous en ignorons le dénouement, car le seul manuscrit qui nous l'a conservée est incomplet de la fin. Et cette amputation est regrettable, car il nous manque la conclusion des aventures de Sagremor et de Sebille, dont le début était prometteur, Froissart y ayant fait preuve d'une particulière fraîcheur d'expression. Quant à l'intrigue principale, qui fait progresser sur des voies parallèles les amours de Méliador et d'Hermondine d'une part, celles de Phénonée, sœur de Méliador, et d'Agamanor d'autre part, elle ne sort pas des poncifs du genre, avec son lot de tournois, de combats singuliers, de visites sentimentales et d'interminables pérégrinations. Ici, toutefois, une certaine note de vérité : Froissart connaissait bien l'Angleterre, un peu l'Ecosse, et la topographie fantaisiste des aventures de ses héros, à côté d'erreurs parfois stupéfiantes (l'Irlande séparée de l'Ecosse par un simple fleuve, par exemple), ne laisse pas de correspondre à une certaine réalité. — Une seule touche sentimentale aurait pu ouvrir la voie à des développements originaux, et l'on peut se poser la question de savoir si Froissart n'a pas un moment entrevu le parti qu'il aurait pu en tirer. Il s'agit des sentiments, non pas douteux à proprement parler, mais équivoques ou incertains que Phénonée éprouve un instant pour son frère, ou plus exactement pour un personnage qu'elle prend pour son frère. Mais la situation tourne court : Phénonée a à peine le temps de se demander si ses sentiments sont légitimes ou non qu'elle s'aperçoit qu'il y a erreur sur la personne, que le chevalier qui lui paraissait être Méliador et

pour lequel elle sentait son cœur s'émouvoir est, en réalité, un étranger, et elle peut dès lors donner libre cours sans scrupule à son penchant, non sans justifier toutefois ce penchant par la ressemblance que cet étranger présente avec son frère, ce qui ne laisse pas de prolonger quelque peu l'équivoque, tout en l'épurant, si je puis dire, et en la transposant sur un autre plan.

Le second roman que nous avons eu à examiner est un roman dont nous ignorons l'auteur, et qui est intitulé le *Roman de la dame à la lycorne et du biau chevalier au lion*. Il s'agit, là encore, d'une œuvre de cour. Le seul manuscrit qui nous l'a conservée pourrait bien avoir été exécuté, à en juger par les armoiries dont il est orné, pour Blanche de Navarre, fille de Jeanne d'Evreux, seconde épouse de Philippe de Valois, c'est-à-dire entre janvier 1349 et avril 1350. Il y a même quelques raisons de penser que le poème a été rédigé pour le cercle dont Blanche pouvait être le centre. Il s'agit, très vraisemblablement, de l'œuvre d'un amateur, car les défauts d'exécution, la relative incohérence du sujet, les inégalités de rédaction, la maladresse, en un mot, de l'ouvrier, ne permettent guère de penser à un homme de métier. L'ensemble est ici aussi d'une banalité quelque peu navrante, et cette banalité même n'est pas relevée par la qualité de l'expression (comme c'était le cas chez Froissart). On retiendra cependant l'intention de l'auteur : le roman a certainement été rédigé afin de mettre en valeur la thèse de la supériorité, de la valeur exceptionnelle en tout cas, de l'amour platonique. C'est une sorte de roman hypercourtois, destiné à un public étroit d'amateurs délicats. On n'ose prononcer le mot de gageure ou de jeu, mais il y a tout de même quelque chose à la fois d'artificiel, mais en même temps de volontaire, et peut-être de senti et de sincère, dans les développements de l'auteur. Nous sommes à la frontière de l'exercice littéraire, pratiqué selon une recette traditionnelle, et de la tentative réalisée en vue de défendre une thèse, à laquelle on ne croit pas sans doute franchement, mais qu'on ne manque pas de trouver belle et noble.

Nous nous sommes occupés en troisième lieu d'un roman récemment publié, le *Roman de Silence*, d'un auteur au reste inconnu, Heldris de Cornouailles. Le nom est d'ailleurs trompeur, car le personnage était certainement originaire du nord de la France. Le pseudonyme choisi par lui est destiné, si je puis dire, à couvrir sa marchandise, l'action du roman se déroulant en Angleterre : mais il s'agit d'une Angleterre de fantaisie. Le roman n'est guère composé que de lieux communs ; toute la fin en est empruntée aux célèbres épisodes du roman de *Merlin* en prose, où l'on voit le fameux prophète faire ce que l'on peut appeler ses premières armes. Un autre épisode est la reprise d'une situation que le lai de *Lanval* de Marie de France avait déjà traitée : on y voit une reine, repoussée par le jeune chevalier à qui elle a fait des avances, accuser celui qui la méprise auprès du roi, son époux, d'avoir tenté de la

séduire (situation littéraire banale, puisque c'est déjà celle de Joseph dans la *Bible*, ou celle du fils de l'empereur dans le fameux *Roman des Sept Sages*). Dans notre texte, l'affaire se complique du fait que l'accusé est, en réalité, une jeune fille déguisée en homme, mais qui se trouve dans l'impossibilité morale de révéler son véritable sexe. — L'auteur avait du goût pour les problèmes juridiques : il fait, en particulier, longuement discuter les barons du roi de France sur un point délicat : le roi doit-il mettre à mort, ou au contraire protéger un jeune chevalier qui apportait lui-même dans une lettre dont il ignorait le contenu, sa propre condamnation (thème que les folkloristes appellent la *lettre d'Urie*, par allusion à l'épisode des amours de David et de Bethsabée), alors que le roi, avant d'avoir ouvert la lettre, avait accordé au jeune homme le baiser de paix et d'amitié ? Quand on aura ajouté que le jeune homme en cause est celui-là même que la reine avait injustement accusé, c'est-à-dire que ce jeune homme est, en réalité, une jeune fille, l'héroïne du roman, on comprendra sans peine pourquoi le roi de France et ses hommes se sentent attirés vers lui d'une sympathie obscure, mais efficace, qui permet au personnage d'échapper au supplice. Mais la décision de l'épargner n'intervient qu'après un long, et intéressant, débat où sont longuement examinés les arguments des deux partis. — L'auteur avait également imaginé, au début de son récit, une situation sentimentale dont il n'y a pas d'autre exemple, à ma connaissance, dans le roman médiéval : le roi d'Angleterre avait à sa cour deux jeunes gens qui s'aimaient et n'osaient s'avouer leur amour. A la suite de circonstances qu'il est inutile de rappeler, le roi accorde, à chacun d'eux, le droit de choisir à sa guise et à son goût un époux (pour la jeune fille), une épouse (pour le jeune homme). Il semblerait que cette décision dût arranger les choses : or c'est le contraire qui se produit. Aussi bien le jeune homme que la jeune fille n'osent plus se décider et user de la permission royale. Ils craignent, chacun de leur côté, d'obtenir le partenaire aimé en vertu de l'obéissance due au souverain, et non pas du consentement de son cœur. Et l'auteur a assez habilement mis en œuvre ce nouvel obstacle, et assez habilement montré aussi comment peu à peu l'amour finit par vaincre la pudeur et la délicatesse des deux intéressés pour les amener à l'aveu de leurs véritables sentiments. Dans l'ensemble, œuvre de second ordre, mais non dénuée de qualités et même d'une certaine originalité.

Nous avons pu également consacrer deux leçons au roman de *Bérinus*, qui est la mise en prose d'un texte en vers du XIII^e siècle aujourd'hui perdu. Il s'agit d'une sorte d'adaptation, assez lointaine au reste, du thème du *Roman des Sept Sages*. Son seul intérêt réside dans les éléments qui sont empruntés à des thèmes du folklore universel. C'est un point sur lequel nous aurons à revenir à propos d'autres œuvres du même type.

Nos leçons du *jeudi* ont été consacrées cette année encore à l'examen des contes pieux de la *Vie des pères*. Nous avons pu examiner treize contes nouveaux (je rappelle que le texte en comporte soixante-quatorze). Le plus célèbre de ces treize contes est celui que les bibliographes intitulent *Inceste*, qui expose la dure pénitence à laquelle une mère et un fils coupables sont amenés à se soumettre pour obtenir le pardon de leur crime. Ce thème réapparaît, aussi bien en français que dans les littératures médiévales européennes, sous de nombreuses variantes dont nous avons tenté de dresser le tableau. Ce cours sera repris et, nous l'espérons, terminé l'an prochain.

PUBLICATIONS

— Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, tome III [Paris, 1970 (Classiques français du moyen âge 98), XXVIII, 257 p. in 12].

— A *Propos du « Romanz des Franceis » d'André de Coutances* (dans *Phonétique et linguistique romanes*, Mélanges offerts à M. George Straka, Lyon-Strasbourg, 1970, II, p. 123-125).

Le professeur a assuré, comme les années précédentes, la direction de la *Romania* et de la collection des *Classiques français du moyen âge*.

*
**

Il a été nommé président du Comité de direction du *Centre de Recherche pour un Trésor de la langue française* (C.N.R.S.).